

Zeitschrift: Pestalozziblätter
Herausgeber: Kommission des Pestalozzistübchens der Schweizerischen
Permanenten Schulausstellung
Band: 17 (1896)
Heft: 2

Artikel: Aus L. Vuillemins "Souvenirs racontés à ses petits enfants"
Autor: Vuillemin, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-917573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sie zu beherrschen im stande gewesen wäre. Dennoch stehe es dir bei allem meinem Schweigen für immer fest, dass dein Leben in das meinige übergegangen, manch Samenkorn, das du ausgestreut, in mir in hundertfacher Frucht steht, ich deiner also niemals vergessen kann, wohl aber immer dankbar und verehrend gedenken muss. Was du Bitteres auch in den letzten Jahren erlebt hast, es dient alles zu deiner Verklärung, und was manchem erst in später Zeit und unter den Nachkommen widerfährt, das ist dir noch in deinem Leben und unter deinen Zeitgenossen begegnet, dass nämlich alles Wandelbare in deinem Bestreben und Unternehmen verschwunden ist und das Unvergängliche allein rein und unantastbar übrig geblieben. Schwingst du dich einst von der Erde auf, und ich erlebe es, so werde ich trauern, dass die Stimme, die ein so gewaltiges Wachtet auf! oft ertönen liess und mir in Mark und Gebein drang, verstummet, aber ich werde keinen Streit um deinen Leichnam sehen, sondern dein Bild wird rein und klar unter uns zurückbleiben, und von allen, denen Augen verliehen sind, erkannt und verehrt. Mit diesen Betrachtungen habe ich auch deinen neulichen Geburtstag gefeiert, und den guten Genius gepriesen, der mich, den Jüngling, zu dir nach Neuhof führte und dort Stunden erleben liess, die zu einem bleibenden Leben geworden sind.

Von deinen Schriften ist endlich vor kurzem die erste Lieferung hier angekommen. Dass ich nicht unter den Subskribenten stehe, tut mir leid, ist aber nicht meine Schuld. Ich habe dich in einem Briefe gebeten, mich aufzeichnen zu lassen und wo irgend möglich mir ein Exemplar auf schönem Papier zu verschaffen. Kann dies Versäumte noch gut gemacht werden, so säume nicht damit.

Wie es in der Welt auch tobe und Herrscher und Völker sich trennen, lass uns gläubig fortfahren, das emporkommende Geschlecht zu bilden und ihm hilfreich zu sein, das Rechte zu kennen und zu vermögen. Die Zeit wird sein bedürfen. Stärke dir Gott Mut und Kraft und erhalte mir den Segen deiner Liebe!

Jetzt und immer

Dein Nicolovius.

Aus L. Vulliemin's „Souvenirs racontés à ses petits enfants“. ¹⁾

A huit ans j'entrai dans l'institut Pestalozzi. Représentez-vous, mes enfants, un homme très laid, les cheveux hérissés, le visage fortement empreint de petite vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons, mal boutonnés, tombant sur des bas qui, à leur tour,

¹⁾ Das Buch erschien 1871 in Lausanne (imprimerie Bridel) mit der ausdrücklichen Notiz „imprimés pour la famille et des amis — ce livre n'est pas en vente. Darum ist seine Schilderung auch wenig bekannt. Nach fünfundzwanzig Jahren, im Jubiläumsjahr 1896, mag es aber wohl gestattet sein, den lebenswürdigen Greis als Zeugen für Pestalozzi der Welt vorzuführen. Die Erinnerungen an P. und das Institut in Yverdon bilden das 3. Kapitel der Souvenirs, p. 19—38. Wir geben aus demselben, was auf unmittelbare Eindrücke zurückgeht. Louis Vulliemin (1797—1879) ist der treffliche Fortsetzer von Joh. v. Müllers Schweizergeschichte.

descendaient sur de gros souliers; la démarche pantelante, saccadée; puis des yeux qui tantôt s'élargissaient pour laisser échapper l'éclair, et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure, des traits qui parfois exprimaient une tristesse profonde, et parfois une béatitude pleine de douceur; une parole ou lente, ou précipitée, ou tendre et mélodieuse, ou qui s'échappait comme la foudre: voilà quel était celui que nous nommions notre *père Pestalozzi*.

Tel que je viens de vous le dépeindre, nous l'aimions; nous l'aimions tous, car tous, il nous aimait; nous l'aimions si cordialement que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, venait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui.

Nous savions qu'à l'époque où les guerres de la révolution helvétique avaient multiplié le nombre des enfants pauvres et orphelins, il en avait réuni un grand nombre autour de sa personne, et s'était donné tout entier à eux; qu'il était l'ami des malheureux, des petits, des enfants.

Mes concitoyens d'Yverdon, de la ville où je suis né, avaient généreusement mis à sa disposition l'antique château, fondation du petit Charlemagne, et dont les longues salles, se déployant autour de vastes cours, offraient un bel espace aux jeux comme aux études d'une famille nombreuse. Nous étions de cent cinquante à deux cents jeunes gens, de toutes nations, réunis dans ces murs, et qui, tour à tour, recevions l'enseignement ou nous livrions à de joyeux ébats. Il arrivait souvent que, commencée dans la cour du château, la partie de barres allât s'achever sur les gazons qu'entoure la promenade de Derrière-le-lac. En hiver, la neige nous servait à construire une puissante forteresse, que les uns attaquaient, les autres défendaient héroïquement. Presque jamais de malades parmi nous.

Tous les matins, de bonne heure, nous venions, en rang, recevoir chacun à notre tour une ondée d'eau froide. Nous ne marchions que tête nue. Un jour d'hiver cependant, que la bise, non celle que les Grecs ont nommée du joli nom de Borée, mais celle qui souffle glaciale sur la place d'Yverdon, faisait tout fuir devant elle, mon père, me prenant en pitié, me couvrit la tête d'un chapeau. Malheureux couvre-chef, mes camarades ne l'eurent pas plutôt aperçu, que le cri courut: Un chapeau! un chapeau! Une main l'eut bientôt fait partir loin de ma tête; cent autres le firent voler en l'air, dans la cour, dans les vestibules, puis dans le grenier, jusqu'à ce qu'un dernier coup l'eut fait passer par une lucarne et tomber dans la rivière qui baigne un des murs du château. Je ne l'ai plus revu; c'est au lac qu'il alla conter ma malaventure.

Nos instituteurs étaient la plupart des hommes jeunes encore, de ces orphelins de l'âge révolutionnaire¹⁾, qui les premiers avaient grandi autour de Pestalozzi, leur père et le nôtre, quelques-uns aussi des lettrés, des savants, qui étaient venus partager sa tâche. A tout prendre, de science fort peu. J'ai

¹⁾ D. h. die, wie Ramsauer, bei den Kindertransporten aus den Bergkantonen 1800 zu Pestalozzi gekommen waren, dann später Unterlehrer und teilweise auch die tüchtigsten Stützen des Institutes geworden waren.

entendu Pestalozzi se vanter, dans un âge avancé, de n'avoir rien lu depuis quarante ans. Ses premiers élèves, nos maîtres, ne lisaient guère davantage. Leur enseignement s'adressait à l'intelligence plus qu'à la mémoire, et il avait pour but la culture harmonique des germes déposés en nous par la Providence. „Attachez-vous“, ne cessait de leur répéter Pestalozzi, „à développer (bilden) l'enfant, et non à le dresser (abrichten) comme on dresse un chien, et comme trop souvent on dresse les enfants de nos écoles.“ Nos études portaient essentiellement sur le nombre, la forme et le langage.

La langue nous était enseignée à l'aide de l'intuition; on nous apprenait à voir bien et par cela même, à nous faire une juste idée des rapports des choses. Ce que nous avions bien conçu, nous n'avions pas de peine à l'exprimer clairement.

Les premiers éléments de la géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait par diriger notre promenade vers une vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre provision d'une argile, qui reposait en couches dans un des flancs du vallon, et nous en remplissions de grands papiers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château on nous partageait de longues tables, et nous laissait, chacun sur la part qui lui en était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle extension donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce que nous eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon; que du haut du Montéla, qui le domine tout entier, nous l'eûmes embrassé dans son ensemble et que nous eûmes achevé notre relief. Alors, mais alors seulement, nous passâmes du relief à la carte géographique devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence.

On nous faisait inventer la géométrie, se contentant de nous marquer le but à atteindre et de nous mettre sur la voie. On procédait de la même manière en arithmétique. Nos calculs se faisaient de tête et de vive voix, sans le secours du papier. Nous étions quelques-uns qui avions acquis dans ces exercices une facilité surprenante, et, comme le charlatanisme pénètre partout, c'était nous seuls que l'on produisait en présence des nombreux étrangers que le nom de Pestalozzi attirait journellement à Yverdon. On nous disait, on nous répétait, qu'il se faisait au milieu de nous une grande œuvre, que le monde avait les yeux sur nous, et nous n'avions pas eu trop de peine à croire ce que l'on nous disait.

Ce que l'on nommait, non sans emphase, la *méthode* de Pestalozzi, était, il est vrai, une énigme pour nous. Elle l'était pour nos instituteurs. Comme les disciples de Socrate, chacun d'eux interprétait à sa manière la doctrine de son maître, mais nous étions loin des temps où ces divergences engendrèrent la discorde; où nos principaux maîtres, après s'être donné chacun comme le seul

qui eût compris Pestalozzi, finirent par affirmer que Pestalozzi ne s'était lui-même pas compris; qu'il ne l'avait été, — Schmid disait que par Schmid, Niederer que par Niederer. A l'époque où je prenais mes premiers ébats dans ces murs habités par une saine et vigoureuse jeunesse, des scènes, pareilles à celles dont Molière a égayé le théâtre quand il a mis en présence les professeurs du bourgeois-gentilhomme, et qui devaient amener la ruine de l'institut, n'avaient pas éclaté. La foi dans Pestalozzi maintenait encore unis tous les membres de sa grande famille. Ce n'était pas qu'il ne fut déjà ce qu'il s'est montré plus tard, un faible administrateur. Nul ordre, nulle habileté, nul savoir-faire. Dans sa naïveté enfantine, il avait le cœur fermé à la défiance; il ne croyait pas au mal, et, facile à tromper, il devait tôt ou tard tomber de déception en déception; mais au temps dont je parle, il pouvait tout encore sur les cœurs comme sur les volontés. Un trait vous dira l'esprit qui régnait dans ces commencements.

Ces éducateurs qu'on a vu plus tard remplir le monde de leurs débats, ne recevaient aucun traitement en argent. Il était pourvu à leurs besoins journaliers, et ils ne demandaient pas davantage. La caisse où se versaient les écolages des élèves était déposée dans la chambre du père de famille, et chacun de nos maîtres en avait la clef à sa disposition; lui fallait-il un habit, des souliers? il y puisait selon ses nécessités. Il en fut ainsi près d'un an sans qu'aucun grave désordre se manifestât. On croirait l'église primitive.¹⁾ —

.... Ce n'était pas que, déjà dans les premiers temps, nous aussi, jeunes enfants, nous n'eussions cherché à nous rendre compte de ce que voulait Pestalozzi, à nous pénétrer dans sa pensée et même à la reproduire. Un beau jour, l'idée s'empara de moi, d'essayer, dans la grande école, une école qui en fût l'image et je réussis à la faire agréer par une trentaine de mes camarades. Aussitôt à l'œuvre. Nous tenons classe régulièrement; nous appliquons la méthode à notre manière. Nous le fîmes pendant plusieurs semaines. Pestalozzi ne l'ignorait pas, mais il avait ordonné qu'on nous laissât faire, voulant mettre notre sérieux et notre persévérance à l'épreuve. Vint l'heure où il se montra; il assista quelque temps à nos enseignements enfantins, puis, me prenant dans ses bras, et mettant sa forte main dans mes cheveux, comme il avait coutume de faire pour témoigner son amitié, il me dit tout en continuant à m'administrer de vigoureuses caresses: „C'est bien, tu seras pédagogue! je te le dis, tu seras pédagogue!“ Mes camarades eurent beau applaudir à la prophétie, elle ne devait pas se réaliser.

¹⁾ Vulliemin geht nun auf den Besuch und die Eindrücke des Geographen Ritter bei Pestalozzi über und gibt Exkurse aus dessen Schilderungen, in teilweiser Übersetzung des in Ritters Biographie (von Kramer) Dargebotenen (p. 27—36) und berührt dann noch Pestalozzis Einfluss auf die Kindererziehung, die Gründung von Clindly und das Wirken des Engländers Greaves.

Anzeige.

Das Verzeichnis der Festfeiern vom 12. Januar 1896 und der anlässlich des Jubiläums erschienenen Veröffentlichungen ist in der Ausarbeitung begriffen und wird voraussichtlich Nr. 3 dieses Jahrganges der Pestalozziblätter bilden.

Redaktion.